

L'art de fonder l'autochtonie. Entre Thèbes, Athènes et le français de « souche »

In: Vingtième Siècle. Revue d'histoire. N°69, janvier-mars 2001. pp. 105-110.

Résumé

L'art de fonder l'autochtonie. Entre Thèbes, Athènes et le Français « de souche », Marcel Détienne.

Comment comprendre les pulsions d'identité meurtrière qui habitent nos sociétés, aujourd'hui comme hier, et qui toutes ont à voir avec la Terre et les Morts ? Marcel Détienne, en comparant les mythes fondateurs d'Athènes et de Thèbes, reprend la question qui hantait son dernier livre, Comparer l'incomparable (Le Seuil, 2000). Il plaide pour le lancement d'enquêtes, conduites par des historiens et des anthropologues, qui compareront les mille et une manières de fonder et de perpétuer l'autochtonie et dont la plupart furent si sanguinaires.

Abstract

The Art of Founding Autochtony. Between Thebes, Athens and the "native" French Person, Marcel Détienne.

How can the murderous identity drives that inhabit our societies, yesterday as well as today, be understood ? They all have to do with Earth and Death. Marcel Détienne compares the founding myths of Athens and Thebes and takes up again the question that haunted his last book, Comparer l'incomparable (Le Seuil, 2000). He advocates carrying out new studies by historians and anthropologists to compare the 1001 ways of founding and perpetuating autochtony, most of which were so blood-thirsty.

Citer ce document / Cite this document :

Detienne Marcel. L'art de fonder l'autochtonie. Entre Thèbes, Athènes et le français de « souche ». In: Vingtième Siècle. Revue d'histoire. N°69, janvier-mars 2001. pp. 105-110.

doi : 10.3406/xxs.2001.1286

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_2001_num_69_1_1286

L'ART DE FONDER L'AUTOCHTONIE

ENTRE THÈBES, ATHÈNES ET LE FRANÇAIS « DE SOUCHE »

Marcel Detienne

Comment comprendre les pulsions d'identité meurtrière qui habitent nos sociétés, aujourd'hui comme hier, et qui ont à voir avec la Terre et les Morts ? Marcel Detienne, en comparant les mythes fondateurs d'Athènes et de Thèbes, reprend pour nous la question qui hantait son dernier livre, *Comparer l'incomparable*. Il plaide pour le lancement d'enquêtes, conduites par des historiens et des anthropologues, qui compareraient les mille et une manières de fonder l'autochtonie et dont la plupart furent si funestes. La tribu des vingtiémistes salue l'arrivée parmi eux d'un messenger bien connu de la *mètis*.

Oui, il y a un art de fonder ce que d'aucuns appellent leurs « racines » et d'autres l'autochtonie. J'ai choisi cette entrée qui a eu ses vertus hier et les a encore aujourd'hui pour deux raisons. Qui renvoient à deux enquêtes complémentaires, deux réflexions collectives qui mobilisent à la fois des historiens et des anthropologues, y compris ceux qui observent aujourd'hui des phénomènes contemporains dans des sociétés spatialement éloignées.

La première enquête, elle a commencé il y a une quinzaine d'années, visait les manières de « faire du territoire » à l'entour de la question si simple, en apparence : « Mais qu'est-ce que fonder ? ». Plutôt que de chercher à faire une typologie de la fondation ou d'établir une morphologie du fonder, il m'avait semblé plus intéressant de nous demander en premier : « Que mettons-nous dans l'acte de fonder qui semble

se trouver au cœur de "territorialiser" ? ». Vraisemblablement, la singularité d'un espace, marquée par un nom, des traits particuliers, une limite assignée dans un champ plus vaste. À quoi il faut ajouter un commencement dans le temps, dans une histoire, dans une chronologie, avec quelque chose comme un événement initial, isolé, reconnu, saillant, voire solennel. La fondation semble exiger un début significatif prêt à aller dans le sens d'un procès historique. Enfin, en pensant « fonder », nous faisons référence à un acte, à des gestes, à un rituel ou à un cérémonial inséparable d'un individu qui est à l'origine du lien, voire de l'enracinement dans ce lieu-là, unique dit-on. Je me suis beaucoup inspiré de cette première enquête collective pour découvrir les chemins d'Apollon et suivre ce dieu fondateur qui circule, le couteau à la main, entre les premières cités grecques implantées depuis le sanctuaire de Delphes. Penser comparativement, c'est tout simplement se livrer à une analyse conceptuelle de ce que peut vouloir dire « faire du territoire à l'entour de fonder », en se déplaçant avec ces questions et une série d'informateurs amicaux entre des sociétés qui sont, toutes, plus ou moins actives à territorialiser, mais les unes en se servant d'un « fonder » dur, les autres en en faisant purement et simplement l'économie. Les sociétés les plus dissonantes entre elles sont également les plus stimulantes pour le parcours. Vertu de l'« incomparable ».

La deuxième enquête, plus récente, trouve son point de départ dans une ques-

tion voisine de la première : « Comment devient-on autochtone ? ». Voilà une question qui devrait faire tourner la tête de tous les Athéniens, Serbes ou Français « de souche ». En effet, comment peut-on être raciné, se demandait un nomade, au soir d'une belle journée de marche ? Bonne occasion pour suggérer que l'autochtonie telle que l'entendent Hérodote, Platon ou Euripide, mais l'autochtonie d'hier et d'aujourd'hui, cela se fonde et se refonde continûment. Historiens et mythologues ne cessent d'œuvrer à sa fortune. Surtout là où l'autochtonie s'affirme pure, se veut née d'elle-même et d'elle seule, elle avoue ne pouvoir se passer de ce qui la fonde et l'enracine autant que de ce qui la construit. Comment devenir autochtone ? Comment se dire « de souche » ? En privilégiant les allers et retours entre Athènes et Thèbes, il est loisible de réfléchir sur les liens si forts qui se nouent, parmi les tribus nationalistes, entre le culte des racines et une religion des morts, entre héritage et hérédité.

○ LA TERRE ET LES MORTS

Pour une oreille française, « la Terre et les Morts » semble venir de très loin alors que la version germanique « Blut und Boden » glace encore le sang de ceux qui sont nés un peu avant que l'auteur de *Mein Kampf* ne mette à exécution ses délires de conquête et de destruction. Comme beaucoup d'entre nous, je me suis réjoui quand, il y a quelques mois à peine, l'Allemagne a renoncé au droit du sang qui rendait odieux l'*homo germanicus*. Le syntagme français aux couleurs de Maurice Barrès serait-il devenu inactuel ? Depuis deux décennies au moins, l'Europe, l'ancienne et la nouvelle, est à nouveau habitée par les fantômes de nations aux histoires évidemment incomparables. En France, avec sa puissante extrême droite, toujours prête à se liguier autour de son Français « de souche ». Dans l'ancienne Yougoslavie, avec leurs images chaque soir sur nos

écrans, les Serbes enivrés de grande Serbie, déclarant haut et fort au moment de partir, c'était l'été 1999, qu'ils reviendraient au Kosovo, sur la terre consacrée par le sang de leurs ancêtres, oui, le sang versé il y a six siècles dans une bataille perdue contre les Turcs. À côté, il y a la Hongrie avec ses rituels postsoviétiques de réenterrement, la Roumanie avec son culte de la terre sacrée avec ses enfants, sans aller jusque dans la Sainte Russie ou dans l'État d'Israël d'aujourd'hui découvrant la puissance symbolique des tombes qui enracent, celles des Patriarches, logées en Cisjordanie et venant, fort opportunément ou très malencontreusement, selon le point de vue, enraciner l'autochtonie de la Terre palestinienne.

J'ai évoqué le Français « de souche » qui a envahi le domaine de la « démographie nationale », depuis bientôt dix ans, parce qu'il me semble conduire tout droit vers l'Athénien qui n'est pas moins « de souche ». Dans son manifeste de création, le Front national, ce fleuron de la droite extrême en terre de France, rappelait avec bonheur le caractère incomparable du peuple français : « Cette communauté de race, de souvenirs où l'homme s'épanouit. Il y tient par ses racines, ses morts, le passé, l'hérédité, l'héritage ». Voici le Français « de souche » dont la grandeur éclate aujourd'hui au milieu des allogènes, le Français « de souche », tel quel depuis les chasseurs-cueilleurs de la Dordogne. En ligne directe.

Oui, en passant par nos Grecs. La mythologie en a vu d'autres. Un mot d'explication, toutefois, pour les allogènes. Dans ses *Cahiers*, Maurice Barrès, l'inventeur du mot d'ordre si français « La Terre et les Morts », notait que, pour faire une nation, il faut deux composantes : des cimetières et un enseignement d'histoire. Des morts pour les racines, des historiens qui font parler les morts, de grands morts qui tissent la continuité. C'est le principe de l'histoire de France, celle qui s'écrit depuis Michelet et s'écrit d'un historien en chaire à l'autre en Académie. Le plus célèbre et, à

coup sûr, celui qui a instruit le plus durablement le Français raciné, c'est Lavisser, Ernest, devenu monument national. Historien exemplaire, et dans ses Instructions pour enseigner l'histoire de France, il voulait – et ce fut fait – qu'on apprît le plus tôt possible que notre histoire commence avec les Grecs. Quels Grecs ? Pas ceux de la mer Noire ni des colonies thraces, mais les Athéniens, les Grecs pur sang, la Grèce de sang épuré comme on disait bellement au 17^e siècle.

○ L'ATHÉNIEN RACINÉ

Remontons dans le temps, en prenant congé d'Ernest Lavisser, saint patron de l'histoire officielle qui nous a conduit au cœur de la mythologie de l'autochtonie. Voyons maintenant comment elle se déploie en son âge d'or, dans l'Athènes de la première moitié du 4^e siècle quand les orateurs politiques de ce temps-là tenaient la place des professeurs d'histoire du 19^e et du 20^e siècle, invités à faire grandir en chacun le sentiment national amoureux. Comment les Bossuet de l'oraison funèbre d'Athènes définissent-ils en se relayant sur un siècle la précieuse identité athénienne ?

Esquisse en trois traits. 1. Nous sommes les Autochtones, nés de la terre même où nous sommes depuis toujours. Nous sommes les bons Autochtones, nés d'une terre dont les habitants sont restés les mêmes depuis les origines, sans discontinuité. Une terre que nos Ancêtres nous ont transmise : héritage, hérédité, le passé en ligne directe. 2. Les Autres, toutes les autres cités sont faites d'immigrés, d'étrangers, de gens venus du dehors, et leurs descendants sont d'évidence des métèques, au sens athénien qui n'est pas le nôtre, sans être élogieux pour autant. Donc, en dehors d'Athènes, c'est clair : des cités composites, des villes avec un ramassis de toute origine. Seuls les Athéniens sont de purs autochtones, purs au sens de sans mélange, sans alliage de sang

étranger. Formules qui résonnent dans le *Ménéxène*, cette oraison funèbre en forme de pastiche, mais plus vraie que tous les discours prononcés avant et après Platon. Notre cité éprouve une haine « pure », sans mélange, pour la gent étrangère, dit la belle voix d'Aspasie-Socrate, invitée à prononcer l'oraison funèbre, cette année-là. 3. La place des Morts rendus à la Terre. Nos Ancêtres, habitant et vivant depuis toujours dans leur patrie-matrie, ont été nourris par la Terre. Ils ont ainsi permis à leurs fils de reposer une fois morts dans les lieux familiers de celle qui les a mis au monde et leur a donné le sein. Notons-le au passage, le corps féminin est à l'honneur, entre la Terre-matrone, la Terre-matrice, mère porteuse de l'enfant Érichthonios, le premier Athénien autochtone et, lui faisant face, Athéna, la femme de pouvoir, la déesse tranchante, dure comme une lance.

En mythologie, comme ailleurs, chaque détail a son importance. Par exemple, s'il s'agit de comprendre comment se construit une configuration spécifique de l'autochtonie de laquelle la dimension « fondation » est discrètement gommée par les Modernes, à la manière de certaines versions des Anciens. Retournons vers la *Bibliothèque* dite d'Apollodore : elle commence par rappeler que les dieux, un beau jour, découvrent que les hommes ont inventé la cité, et même une pluralité de cités. Donc les cités sont là, les dieux grecs ne dessinent les villes, ni ne fondent les cités pour les mortels. Un jour plus tard, il plaît aux dieux de prendre possession des établissements politiques de la terre grecque afin que chacun d'eux reçoive en partage des honneurs choisis. C'est le temps où les Immortels deviennent poliades, c'est-à-dire divinités principales d'un territoire et d'une cité, *polis*. Certains sites sont plus convoités que d'autres. Il en résulte des affrontements, des échanges, des compromis. Et en Attique, ou plutôt en « Cécropie » ? C'est là, en effet, que règne sur de rares indigènes un premier vivant dit autochtone et

qui s'appelle Cécrops, figure hybride, mi-serpent, mi-humain. Arrive donc, en ce temps-là, un dieu, le premier à désirer la souveraineté sur la terre et la cité de Cécrops : c'est Poséidon. Il porte un trident, comme il se doit, le plante au milieu de l'Acropole et fait jaillir une petite mer que les gens du cru nomment aujourd'hui Érechthéis. C'est le mythographe qui le dit, avec d'autres, on s'en doute. Après lui, arrive Athéna. Elle commence par demander à Cécrops de lui servir de témoin. Après quoi, elle fait pousser et croître un olivier, celui que l'on peut voir encore aujourd'hui dans le lieu-dit Pandroseion. Des deux candidats, lequel va l'emporter ? C'est le roi des dieux, Zeus, qui convoque un jury, composé de dieux, les Douze. Ailleurs, comme à Argos, les membres du jury seront des autochtones. Après délibération, la Cécropie est attribuée à Athéna. Motif : Cécrops est venu témoigner qu'Athéna, la première, a planté l'olivier. Incontestable. Pourtant Poséidon, lui aussi, a fait un don à la Cécropie : la petite mer, ce symbole de la richesse et de la puissance maritime. Le dieu marin s'estime dupé. Fallait-il prendre Cécrops pour témoin de sa puissance, affirmée en premier ? Athéna qui arrive après Poséidon semble agir en fonction du jury qui va siéger. Poséidon en est fort irrité. De l'eau salée inonde la terre de Cécrops qui va bientôt devenir la cité d'Athéna.

On murmure que Poséidon est évincé, à nouveau. Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Elle continue sous le règne d'Érechthée. Euripide en a fait l'intrigue de sa tragédie appelée *Érechthée*. Car Poséidon revient, deuxième round. Il fait retour par Éleusis où règne son fils Eumolpe, le Bon Chantre. Commence une guerre entre les Athéniens d'Érechthée et les Thraces associés à Eumolpe et Poséidon. Une vraie guerre entre le clan d'Athéna et celui de Poséidon. La cité d'Athènes est en grand danger. Un oracle, venu de Delphes à tire-d'aile, annonce que le « sang d'Érechthée » doit couler afin qu'Athènes soit sauvée. Une

des filles de l'autochtone royal doit être égorgée sur l'autel de Perséphone ou bien en l'honneur de la Terre, de Gaia, qui a soif du sang de ses enfants. C'est Praxithéa, la femme forte d'Athènes qui va contraindre son époux, Érechthée, de verser le sang pur et nécessaire. Bientôt, Praxithéa sera consacrée prêtresse à vie d'Athéna. Auparavant, Poséidon, furieux d'avoir vu mourir son fils Eumolpe, se sera précipité sur Érechthée pour l'engloutir dans une profonde crevasse, ouverte au centre de l'Acropole. Très exactement là où va s'élever, vers 421-420 l'*Érechthéion*, à l'endroit même où, dans un premier temps, Poséidon arrivé le premier avait fait jaillir une petite mer, appelée Érechthéis. L'autochtone légitime qui règne alors sur Athènes est ainsi violemment enfoncé dans la terre dont il est né traditionnellement : le temple sanctuaire, appelé *Érechthéion*, appartient désormais au dieu qui avait revendiqué l'Attique en premier. Poséidon y reçoit un culte sous le nom de Poséidon-Érechthée, le meurtrier portant le nom de sa victime.

Cette fois, le dieu qui avait offert la mer aux natifs de l'Attique fait couple avec Athéna, au sommet de l'Acropole. Une même famille (*génos*), dite des Étéoboutades, va se répartir de façon héréditaire la prêtrise de Poséidon-Érechthée et celle d'Athéna Poliade. Érechthée, le né de la terre déjà évoqué dans l'*Iliade*, reçoit ses offrandes et victimes sacrificielles sur l'autel de Poséidon qui offre ainsi l'hospitalité au protégé d'Athéna. Dans l'Athènes qui s'enivre de sa pure autochtonie, il est notable que les morts, les morts à la guerre ne font pas de bons ancêtres, ni de grands morts, comme en exige la nation de Barres. Le seul « grand mort », en fin de compte, dans cette mythologie écrite entre 450 et 340 avant notre ère, c'est Érechthée, fiché dans la terre natale par la puissance de Poséidon, le dieu des soubassements et des assises inébranlables. Si, toutefois, le complice d'Athéna n'est pas d'humeur sismique. Au cœur de l'*Érechthéion*, le Pre-

mier Né Érechthée signifie l'enracinement des Athéniens dont l'autochtonie est ainsi solidement plantée. L'autochtonie, on le voit, cela se fonde. Sans l'aide de Poséidon, il n'est pas d'Athénien vraiment raciné.

○ ANCÊTRES PURS ET IMPURS

Il ne faut donc pas se laisser prendre au jeu des Athéniens dans le temps court entre les premières oraisons funèbres et les dernières, aussi ennuyeuses que les premières. Ces discours font silence, non seulement sur le rôle fondateur de Poséidon, mais sur la série des fondations du politique, à Athènes, depuis Solon, si attentif à poser durablement les lois, les *thesmoi* de la vie commune, jusqu'à Clisthène, refondateur du champ politique sur le modèle colonial, si familier à tant de cités grecques. Le nombrilisme des Athéniens semble avoir fasciné les Modernes tant et si bien que la plupart d'entre eux n'ont pas compris que la fondation et l'autochtonie devaient se lire conjointement. À coup sûr, l'horizon d'une enquête comparative entre historiens et anthropologues autour de « faire du territoire » permettait-il de mettre plus directement en perspective, d'une part, des modalités du fonder, du commencer, du créer et, de l'autre, des manières de naître de la terre, de pousser dans un sillon ou, comme dans certaines sociétés amérindiennes, des individus dont le sol semble coller à la plante des pieds dans un territoire sans mémoire, sans marques, sans tombes ni sites fixes.

Rien n'est plus commun en Grèce et bien ailleurs que de se proclamer autochtone. Chaque village a son « premier homme », certains comme les Arcadiens savent avec certitude que le premier vivant est apparu chez eux avant que n'apparaisse la lune dans un ciel soumis au soleil seul. Très anciennement, Thèbes, aussi fameuse que Troie, bruissait des récits sur sa fondation qui est aussi son autochtonie.

Naître de la terre et fonder sont, en effet, étroitement associés dans la cité de Cadmos qui est aussi une de celles que se partagent deux grands dieux, Apollon et Dionysos. Cadmos le fondateur part de Delphes. L'oracle apollinien lui enjoint de suivre un animal, future victime du premier sacrifice : elle sera égorgée à l'endroit où elle s'écroulera épuisée sur le site choisi par Apollon. Avant le sang – qui va bientôt couler –, il y a de l'eau : la quête de l'eau nécessaire au sacrifice engage le procès de fondation. Dans le cas de la future Thèbes, le site est fortement marqué par un « déjà là ». Apollon, lui, le sait, par omniscience mais aussi avec intentionnalité. Il y a d'abord Arès, le dieu de la violence guerrière, le *púrphoros* prêt à brûler Œdipe et ses fils ; Arès s'est uni à une superbe Érynie dite Tilphousa, puissance de ressentiment, de vengeance, née de la Terre, de Gaia quand elle a reçu les gouttes de sang d'Ouranos émasculé d'où naissent à la fois les Géants et les Érynies. L'eau épichorique est logée dans les replis meurtriers du serpent, né d'Arès et d'Érynie. Meurtres et souillures sont présents dans les commencements de Thèbes. Le dragon d'Arès tue les chercheurs d'eau. Il est égorgé à son tour par Cadmos. Première souillure qui marque le fondateur Cadmos. Son exil ne servira nullement à le purifier. La terre est prête pour le deuxième acte : les dents du dragon semées sur le conseil d'Arès dans les sillons de Gaia vont faire jaillir du sol de nouveaux « géants » : des hommes tout armés. Les « semés », les Spartes, n'attendent qu'un signal, imprudemment lancé par Cadmos, pour s'entre-tuer et se déchirer. Où est donc l'autochtonie ? Arès, le déjà là, porte le titre de *Palaichthôn*, le né du sol, le raciné. Quant aux Spartes, les « semés » de Thèbes, ils sont dits nés de la terre. Leur sang, impur déjà, arrose ses sillons. Gaia reçoit donc le sang de ses Premiers Nés « semés » en même temps qu'elle boit la libation rouge du premier sacrifice sur le mode apollinien du dieu Archégète-Fondateur. Le dieu de Delphes ne cesse

d'être présent dans l'histoire de Thèbes. C'est lui qui « achève » l'histoire d'Œdipe, crime sur crime ; c'est lui qui guette, à sa porte, la septième, quand les deux frères, nés de l'inceste du fils et de sa mère, s'égorgent mutuellement.

Quelle cité peut donc advenir d'un reste, celui des cinq survivants d'un bain de sang qui inaugure la cité de Cadmos ? À coup sûr, une cité qui ne pourra jamais s'enorgueillir de ses origines à la façon d'Athènes, une cité tragiquement déchirée entre fondation et autochtonie. C'est ce que montrent l'*Œdipe-Roi*, la fin des *Bacchantes* ainsi que les *Phéniennes*. Sauver Thèbes, dans cette dernière tragédie, exige de verser le sang d'un autochtone. Arès a soif de sang, encore et toujours. Le dieu de Delphes et de Thèbes, Apollon, fait savoir que le dieu de la guerre et de la souillure fondatrice réclame comme victime un pur descendant de la race des Spartes, à la fois par sa mère et par les mâles. Ménécée, l'élu, va se tuer, s'égorger, faire couler son sang près de la porte de Thèbes qui sera ainsi solidement enracinée. À la manière des portes ou fortifications d'Athènes qui ont besoin, sous le règne d'Érechthée, d'un sang autochtone que ce soit celui d'Agraulos ou d'une autre femme, née de la terre même du Premier Né.

Vue de Thèbes, la vanité athénienne des seuls bons Autochtones est à la fois dérisoire et ridicule. Dans la cité de Cadmos et d'Œdipe, la fondation et l'autochtonie se mêlent sous le signe dominant de la

souillure, de l'impureté du sang versé et de la dette insatiable. Depuis la découverte récente des tablettes de bronze de Sélinonte, nous savons qu'en Grèce, il peut y avoir des Ancêtres purs et d'autres impurs que l'on peut purifier. Les Ancêtres thébains, eux, sont profondément impurs et tout nous montre que rien ni personne ne peut user ni laver une souillure qui renaît d'elle-même comme l'olivier de l'Acropole. Une autochtonie de sang et de mort.

On n'est pas Français « de souche » comme on est Thébain ou Athénien autochtone. Il y a dix ou vingt manières de fonder son autochtonie. Il suffit d'élargir le cercle de l'enquête entre historiens et anthropologues. Mais, me dira-t-on, à quoi bon comparer des expériences culturelles dispersées dans le temps et dans l'espace ? Je réponds sans hésiter : parce qu'en les analysant les unes par rapport aux autres nous nous donnons les moyens de mieux comprendre les pulsions d'identité meurtrière qui habitent nos sociétés, celles d'aujourd'hui, celles d'hier et d'autres à venir.

□

Helléniste bien connu, des Jardins d'Adonis (Gallimard, 1972) à Apollon, le couteau à la main (Gallimard, 1998), professeur à Johns Hopkins University, Marcel Detienne, devenu « postdéconstructionniste », pratique l'analyse anthropologique et comparée des mythes et des sociétés. Il vient de publier Comparer l'incomparable (Le Seuil, 2000).